



TOUT POUR LE BIEN DES ENFANTS DE DIEU

« Or, nous savons que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Rom. VIII, 27.

Mes frères,

Ces paroles ne sont pas difficiles à comprendre et à répéter dans les temps de joie et de prospérité. — En ces jours qui deviennent de plus en plus rares, où tout marche à notre gré, où notre position semble assurée, notre santé florissante, notre vie de famille calme et heureuse, il nous est facile, il nous est doux de remonter à la cause suprême de toutes choses et de reconnaître que tous ces biens nous sont dispensés par un Dieu puissant et bon qui pour-

suit dans tous ses desseins le bonheur de ses créatures. Mais qu'elles sont étranges, qu'elles sont obscures, qu'elles sont tout à coup intelligibles, ces mêmes paroles, à l'heure sombre du malheur ! Alors, il nous semble que tous les évènements conspirent contre nous ; le monde n'apparaît à notre vue bornée que comme un effroyable chaos d'où Dieu a disparu, ou, si nous conservons à Dieu sa place et son trône, nous sommes tentés de ne voir en lui qu'une divinité capricieuse qui ne s'occupe de nous que pour nous perdre ou nous accabler. Dans ces moments de trouble, il nous est bien nécessaire, mes chers auditeurs, d'ouvrir les yeux de la foi et, à travers toutes ces ténèbres, de discerner, de saisir cette main paternelle qui tient à la fois les rênes de ce vaste monde et de nos obscures destinées, et fait tout concourir, quoiqu'il y paraisse, à notre bien ; il nous est bien nécessaire d'avoir profondément gravé dans notre cœur, d'avoir médité d'avance la bonne promesse de notre texte : « Or, nous savons que toutes choses concourent en-semble au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Livrons-nous donc, mes chers frères, à cette méditation ; si nous sommes dans l'épreuve, pour

être fortifiés; si nous sommes dans le calme, pour être préparés à l'épreuve. Quel est celui d'entre nous qui peut compter sûr le lendemain? Les maladies, les infirmités, les chagrins, le deuil, la mort, sont à nos portes; ils nous frappent, ils nous surprennent comme un larron qui vient dans la nuit. Que de motifs pour nous de nous recueillir devant cette parole de lumière et de consolation et de nous l'appliquer!

Avant d'aller plus loin, il nous faut bien entendre le mot de notre texte sur lequel porte toute la pensée de l'Apôtre, le mot *bien*: « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Qu'est-ce que le bien dans le langage de l'Écriture, qui est celui de la vérité? Ce n'est pas le bien dans le sens où l'entend ce monde qui appelle quelquefois le bien mal et le mal bien; ce n'est pas non plus le bien envisagé dans le sens relatif: ce n'est pas par exemple la richesse, car la richesse est aussi souvent, plus souvent peut-être, une source de tentations et de douleurs que de bénédictions et de joies; ce ne sont pas davantage les satisfactions de la chair et de l'or-

gueil, les plaisirs, les honneurs, la gloire humaine, car on peut posséder tout cela et n'être pas profondément et véritablement heureux. C'est le bien considéré au point de vue de ce Dieu qui appelle les choses par leur vrai nom ; c'est par suite ce qui produit réellement notre bonheur, et un bonheur intérieur, durable, éternel. Or, comme Dieu est la source de ce bonheur, comme à mesure qu'on s'approche de lui, on participe toujours plus directement à sa félicité, le vrai bien pour nous, c'est ce qui nous rapproche de Dieu, nous unit à lui et nous fait accomplir notre véritable vocation. C'est ainsi que l'entendait le Psalmiste, lorsque, par opposition à une multitude qui poursuivait un bonheur éphémère, il s'écriait¹ : « Plusieurs disent : Qui nous fera voir des biens ? Lève sur nous la clarté de ta face, ô Éternel. » Et encore² : « Pour moi, m'approcher de Dieu, c'est tout mon bien. » C'est dans ce sens seul que nous pouvons vous montrer avec l'Écriture « que toutes choses concourent à notre bien. »

¹ Ps. IV, 7.

² Ps. LXXIII, 28.

Vous croyez en Dieu, mes chers frères, vous ne pouvez pas ne pas y croire ; votre présence dans ce temple nous en est d'ailleurs une preuve suffisante. Mais comme le Dieu en qui vous croyez n'est pas simplement un mot, une idée, comme Dieu ne peut être séparé de sa nature, votre foi en Dieu embrasse trois perfections qui, réunies, vous garantissent la vérité de notre texte ; ces trois perfections sont la toute-sagesse, la toute-puissance, la souveraine bonté. Considérons-les tour à tour quelques instants.

J'ai dit d'abord la toute-sagesse. Ni nous, ni nos semblables ne pouvons faire concourir toutes choses à notre bien, parce que nous ignorons souvent ce qui nous est bon, parce que nous ne pouvons toujours saisir le rapport de chaque circonstance particulière où nous nous trouvons avec l'ensemble de notre vie, parce que nous sommes portés à juger les événements plutôt sur l'impression du moment que par les effets éloignés et à appeler ainsi malheur ce qui est un bonheur et bonheur ce qui pourrait bien n'être qu'un malheur. Cela est si vrai qu'il n'est peut-être aucun de vous, même parmi les plus

téméraires, qui voulût accepter le redoutable soin de diriger lui-même sa propre destinée. Mais si nous sommes placés, si nous nous plaçons journellement sous la dépendance de Celui qui « connaît de toute éternité toutes ses œuvres¹, » « pour qui aucune créature n'est cachée et aux yeux duquel toutes choses sont nues et entièrement à découvert², » qui est « grand en conseils et magnifique en moyens³, » qui est, en un mot, infiniment sage, alors tout va bien. Ce Dieu sait mieux que nous tout ce qui nous est nécessaire ; embrassant d'un seul regard le passé, le présent et l'avenir, il sait l'effet que produira sur nous chaque événement de notre vie, il connaît la force de chaque tentation, le résultat définitif de chaque épreuve ; il peut donc fixer d'avance la place qui nous convient. « Ses voies ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées⁴ » ; mais ses voies sont toujours des voies de sagesse, et ses pensées des pensées de prévoyance à notre égard.

¹ Actes XV, 18.

² Hebr. IV, 13.

³ És. XXVIII, 29.

⁴ És. LV, 8.

Voyez sur la terre de Canaan ce vieillard qui pleure la mort de son fils bien-aimé et qui s'écrie avec douleur¹ : « Certainement je descendrai, en menant deuil, au sépulcre ! » A vues humaines son désespoir est bien fondé : ce fils sur lequel il a concentré ses affections et ses espérances, il n'est plus ! Joseph s'est éloigné plein de force et de vie, et on n'a rapporté à son vieux père qu'une robe ensanglantée ! Jacob consumera donc le reste de ses jours solitaire et désolé. Et cependant, quelques années après, voyez ce même patriarche serrant dans ses bras ce fils qu'il a cru perdu et s'écriant avec un accent de joie inexprimable² : « Que je meure à présent, puisque j'ai vu ton visage et que tu vis encore ! » Oui, heureux vieillard, tu peux mourir en paix, en adorant et bénissant la sagesse de ce Dieu que tu n'as pas servi en vain. Le secret de ta longue épreuve est maintenant dévoilé. Par elle, Dieu a sauvé l'Égypte, a sauvé ta famille, a humilié et peut-être converti le cœur de tes fils coupables ; par elle, cet enfant, l'objet de ta

¹ *Gen.* XXXVII, 35.

² *Gen.* XLVI, 30.

sollicitude, a appris à soumettre sa volonté, à dompter son orgueil, à élargir son cœur, et quand tu ne seras plus, il pourra dire avec vérité à ses frères repentants, mais encore troublés¹ : « Ne craignez rien, car ce que vous avez pensé en mal contre moi, Dieu l'a pensé en bien. » Et nous aussi, les yeux tournés vers ce Dieu dont les voies sont impénétrables, mais toujours pleines de sagesse, en présence de quelqu'un de ces coups mystérieux qui nous frappent, comptons sur l'avenir, marchons par la foi et disons avec assurance : Ce que nous pensons en mal, ce que nous jugeons mal, Dieu le pense en bien ; tout est bien !

J'ai nommé ensuite la toute-puissance de Dieu.

Ce qui nous fait encore défaut pour que nous fassions concourir toutes choses à notre bien, c'est le pouvoir. Non seulement notre vue est courte, mais notre puissance est bornée. Nous ne pouvons diriger le monde à notre gré ; nous sommes les esclaves des circonstances, des choses, des hommes, hélas ! de nous-mêmes et,

¹ *Gen.* I., 19, 20.

après de stériles efforts pour triompher de quelque obstacle, dans le sentiment de notre faiblesse, nous sommes souvent réduits à nous asseoir tristes et découragés comme le voyageur fatigué sur la borne du chemin, en nous écriant: Quant aux hommes, cela est impossible! Mais voici une voix sortant du plus profond de notre cœur en même temps que de la Parole sainte¹ qui nous dit: « Tout est possible à Dieu! » Oui, tout est possible à ce Dieu qui règne dans les cieux, qui fait mourir et qui fait vivre, qui abaisse et qui élève, qui frappe et qui guérit, qui commande aux événements, aux intérêts, aux passions du monde et leur dit comme autrefois à la mer²: « Tu iras jusque-là et tu n'iras pas plus loin... » Y a-t-il une seule circonstance de notre vie où sa droite ne puisse déployer sa vertu? Connaissez-vous une épreuve qu'il ne puisse vous faire surmonter, une tentation qu'il ne puisse vous donner de vaincre? — Il me faudrait un miracle, dites-vous peut-être, afin d'être secouru! — Mais pour sauver ses enfants, pour

¹ *Matth.* XIX, 26.

² *Job* XXXVIII, 11.

délivrer son Église, pour accomplir son œuvre de relèvement, que de miracles n'a-t-il pas faits! A l'entrée de l'ère chrétienne, il fut un moment où l'Église naissante eut lieu de trembler sur ses destinées. Une sanglante persécution s'était élevée contre elle; plusieurs de ses membres avaient été mis à mort ou dispersés; l'un de ses serviteurs les plus éminents, celui qui le premier avait entrevu le caractère propre du christianisme et l'universalité du salut, le diacre Étienne venait de sceller de son sang la profession de sa foi. Rien ne semblait pouvoir éteindre la rage des ennemis de l'Église. Un jeune homme plein d'intelligence et de zèle, le disciple de Gamaliel, s'était fait l'instigateur de cette persécution. Il ravageait l'Église, nous dit l'auteur des Actes¹, « entrant dans les maisons et, traînant par force les hommes et les femmes, il les jetait en prison. » Voyez-le après la mort d'Étienne « ne respirant encore que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur². » Il marche vers Damas, où il va chercher de nou-

¹ Actes VIII, 3.

² Actes IX, 1.

velles victimes: il a reçu plein pouvoir pour amener liés à Jérusalem tous ceux de cette secte qu'il pourra rencontrer. Il a reçu plein pouvoir! Des hommes, oui, mais il n'a pas compté sur le pouvoir plus grand encore de Celui qui tient les cœurs en sa main et les incline comme des ruisseaux d'eau. C'est ce pouvoir qui le saisit sur le chemin de Damas, qui dompte son cœur rebelle, qui de Saul en fait un Paul, qui sauve l'Église et lui fait trouver en celui qui la persécutait un défenseur, un grand apôtre. — Et nous, chrétiens, les yeux tournés vers ce Dieu dont la puissance est infinie, en présence des épreuves en apparence les plus insurmontables que nous rencontrons dans le monde, dans l'Église et dans nos propres cœurs, disons à Dieu comme autrefois le patriarche Job, mais dans un esprit plus ferme encore¹: « Je sais que tu peux tout, et qu'on ne peut t'empêcher de faire ce que tu penses. » Tout est bien.

Mais il manquerait quelque chose, il manquerait la chose essentielle à notre assurance, si

¹ *Job XLII, 2.*

nous ne savions pas que ce Dieu qui connaît tout, qui peut tout, veut aussi tout faire pour notre bien, si aux deux perfections déjà nommées, la toute-sagesse et la toute-puissance, nous ne pouvions en ajouter une troisième, la souveraine bonté, ou, pour parler le langage de l'Évangile, l'amour. L'amour de Dieu pour nous, oh! voilà la vraie source de notre bien. Si Dieu nous aime, notre bonheur est assuré, tout est dit, tout va bien.

Venez donc, ô mes frères, qui passez par le creuset de l'épreuve, au pied de cette croix où a été cloué entre deux malfaiteurs, celui que l'humanité salue maintenant comme son Sauveur. Cet être qui souffre et qui meurt, par la volonté de Dieu, pour notre rédemption, ce n'est pas seulement une créature de Dieu, serait-ce la plus pure et la plus sainte, c'est son Fils unique en qui il a mis toute son affection. Et maintenant sur ce bois maudit se réalise dans toute sa plénitude cette étonnante parole¹: « En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Dieu nous a aimés et a donné

¹ 1 Jean IV, 10.

son Fils en propitiation pour nos péchés.» Et vous douteriez encore, ô mon frère, que celui qui a accompli pour vous cette œuvre d'amour, eût le dessein de l'achever? Vous craindriez qu'après avoir ébranlé le ciel et la terre, après vous avoir ébranlé vous-même dans le plus profond de votre être moral, il ne vous abandonnât dans le malheur ou la tentation? Lui, qui a roulé la pierre du sépulcre qui retenait le Prince de votre salut, il ne voudrait pas écarter sur votre chemin le grain de sable qui peut vous faire tomber! Lui, qui a fait lever sur vous son soleil de justice, il ne voudrait pas dissiper les obscurités qui vous environnent! Mais ne voyez-vous pas que ce don infini de son amour est la garantie de tous les autres? Ne savez-vous pas que cette croix sanglante est pour vous un nouveau propitiatoire où a été conclu entre le racheté et son Dieu-Sauveur une alliance ferme et indissoluble? Ne comprenez-vous pas que Dieu en nous donnant son Fils s'est mis dans la miséricordieuse impossibilité de nous rien refuser de ce qui nous est vraiment bon? Ah! laissez-là vos murmures et vos craintes et, du sein même de votre épreuve, à la lumière qui sort de cette croix,

venez lire et répéter ces paroles de l'Apôtre¹ :
« Si Dieu est pour nous, qui sera contre
« nous ? Lui, qui n'a point épargné son propre
« Fils, mais l'a livré à la mort pour nous tous,
« comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses
« avec lui ? ... Or, nous savons que toutes choses
« concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Et maintenant, mes frères, quelle est la leçon pratique que nous devons tirer de cette grande parole ?

Cette leçon est bien simple et bien consolante ; elle est contenue tout entière dans cette autre parole de saint Paul² : « Ne vous inquiétez
« d'aucune chose en toute occasion, mais ex-
« posez vos besoins à Dieu par des prières, des
« supplications, avec des actions de grâces. »

Ne vous inquiétez d'aucune chose, puisqu'il est vrai que toutes choses concourent à votre bien. Ne vous découragez donc pas, ne vous croyez jamais abandonnés de Dieu, vous tous, mes frères, qui êtes membres de cette grande

¹ *Rom.* VIII, 31, 32.

² *Philip.* IV, 6.

famille que la maladie, l'épreuve, le deuil, ont visitée. Dites-vous bien que la souffrance, cette souffrance que nous redoutons et que parfois nous maudissons, est ici-bas une messagère de l'Éternel et qu'elle est appelée à accomplir auprès des créatures de Dieu une grande et bien-faisante mission. N'est-ce pas elle qui, en mettant à nu notre faiblesse et notre impuissance naturelle, est chargée de nous révéler aussi notre misère morale et de nous convaincre de péché? N'est-ce pas elle qui, en abattant tous nos appuis terrestres, nous contraint de chercher plus haut, dans le monde des réalités morales et invisibles, dans le Dieu fort et vivant, la consolation de notre cœur et le centre de notre vie? N'est-ce pas elle qui a ménagé peut-être une rencontre directe et bénie entre notre âme dépouillée et ce Sauveur miséricordieux qui a souffert comme nous, qui a été tenté comme nous et qui, victorieux de la souffrance et de la tentation, a acquis le droit de nous dire¹: « Vous aurez des afflictions dans le monde, mais ayez bon courage j'ai vaincu le monde. » Ah! ne le savez-vous pas?

¹ Jean, XVI, 33.

ne l'avez-vous pas senti à certaines heures, frères affligés? entre le cœur qui souffre et l'Homme de douleurs, il existe une affinité mystérieuse et comme une harmonie préétablie. Bien comprises, virilement supportées, nos douleurs nous aident à comprendre la profondeur, la signification des siennes; elles répandent une vive lumière sur le mystère de la croix; elles nous attirent, elles nous pressent, elles nous poussent dans les bras de celui qui, selon l'énergique expression de l'Écriture « a été consacré « par les souffrances auteur de notre salut. » N'est-ce pas enfin la douleur qui a pour mission de nous enseigner le secret le plus difficile et le plus bienfaisant, celui de sortir de nous-mêmes, du cercle étroit de nos mesquins intérêts et de nos passions égoïstes, pour nous transporter en autrui et nous apprendre à souffrir avec ceux qui souffrent, exerçant ainsi cette vertu royale de la sympathie, disons mieux de la charité qui nous rend semblables à Dieu? Et quand celui qui a connu la souffrance est un serviteur de Dieu, dont la tâche quotidienne est de répondre à l'appel du Seigneur : « Consolez, consolez mon peuple », quand du haut de la chaire de vérité,

auprès du lit des malades, dans les maisons de deuil, sur le bord des tombes, il est chargé de prêcher l'Évangile aux cœurs brisés, quelle force pénétrante, quelle autorité persuasive ne donneront pas à sa parole les afflictions qu'il a lui-même connues et qui ont sanctifié son âme ! La douleur ! ah ! je l'affirme, elle mettra comme un sceau nouveau à son ministère, comme un accent nouveau à ses discours ; elle sera pour lui comme un nouveau baptême du saint Esprit.

Aussi, mes frères, au lieu de nous plaindre et de murmurer contre les dispensations de l'Éternel, acceptons-les, mettons-les à profit en ouvrant notre âme tout entière à cette grâce divine qui peut tout réparer et peut tout sanctifier. — Un jour viendra, frères affligés, où le mystère de douleur qui se trouve au fond de toute vie, nous sera dévoilé, et alors nous bénirons la main paternelle qui nous a frappés. Que dis-je ? un jour viendra ! mais pour plusieurs ce jour n'est-il pas venu ? N'en est-il pas plus d'un parmi ceux qui m'écoutent qui, à cette heure même, en portant leurs regards en arrière, en faisant le compte de leurs voies, en mesurant les effets lointains et décisif de leurs épreuves, pourraient se joindre à

la déclaration que j'ai recueillie un jour de la bouche d'une femme chrétienne qui était parvenue au soir de la vie et dont l'existence avait été comme un tissu d'afflictions: « Oui, me disait-elle, je vois maintenant que tout est bien, et que les événements les plus pénibles, les épreuves les plus amères et les plus étranges qui m'ont frappée et au sujet desquelles je m'étais d'abord écriée: Pourquoi, mon Dieu! pourquoi? ont été pour mon bien moral et spirituel. »

Ne nous inquiétons d'aucune chose, vous disais-je, mes frères; je me trompe pourtant: il est une chose qui doit nous inquiéter, nous préoccuper avant tout et après tout, c'est de remplir la condition que saint Paul a posée dans mon texte: « Nous savons, dit-il, que toutes choses concourent au bien, » et il ajoute: « de ceux qui aiment Dieu. » Voici, il peut y avoir des hommes que les malheurs aussi bien que les prospérités éloignent de Dieu, poussent à l'orgueil, à la révolte, à l'incrédulité. Ce sont ceux qui n'ont pas voulu encore répondre aux appels du Seigneur et n'ont pas reçu son amour dans leurs cœurs. Alors les grâces divines, joies ou tris-

tesses, à l'exemple du feu qui brûle et consume ce qu'il ne purifie pas, les ont endurcis. — Gardons-nous, mes frères, d'être de ces hommes-là. Et pour cela croyons de cœur à l'Évangile, apprenons à aimer Celui qui nous a aimés le premier et devenons, soyons de véritables enfants de Dieu. Alors, viennent les prospérités : elles nous uniront par la reconnaissance à Celui qui nous les envoie ; viennent les douleurs : elles nous feront pénétrer plus avant dans la communion de notre Sauveur ; vienne la mort elle-même : elle sera pour nous l'ange de la délivrance, la porte d'entrée dans le royaume de la vie. Tout ira bien, parce que tout, oui tout, travaillera à notre bien spirituel, et elle se justifiera à notre cœur cette magnifique exclamation du même Apôtre :

« Toutes choses sont à vous, soit le monde, « soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir ; toutes choses « sont à vous, comme vous êtes à Christ et « comme Christ lui-même est à Dieu¹. »

Amen.

¹ 1 Cor. III, 22.

